



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Jadis....

Et d'abord, qu'on nous pardonne de revenir si souvent sur ce mot; d'abord, il nous faut l'invoquer, puisque l'expérience, ce fruit amer, vient du souvenir; ensuite, nous le préparons à ceux qui doivent nous suivre; et s'il trouve sa place partout, à plus forte raison est-ce à propos de modes qu'il doit naturellement tomber sous la plume.

Jadis, donc, le linge était le luxe qui passait avant tous les autres : linge de fil qu'on demandait à la Bretagne et à la Hollande, et qui venait s'entasser dans les armoires de nos mères en telle quantité qu'il passait de génération en génération. A cette époque, les chemises, par exemple, ne changeaient pas de modes, on n'avait point in-

troduit dans les détails de la *lingerie* le luxe et les recherches confortables et élégantes qui existent aujourd'hui. A présent, sauf le linge de lit et de table, le reste se renouvelle souvent, et il n'y a plus qu'au fond de certaines campagnes qu'on peut retrouver encore des vêtements de toile centenaire.

On pourrait tirer de cela des inductions morales et philosophiques dont nous vous faisons grâce pour arriver bien vite à la dernière nouveauté de 1849 à propos de toile.

Ce sont des chemisettes à manches longues en toile de Frise de la plus grande finesse; entre chaque pli, piqué à points imperceptibles, est une légère broderie anglaise, qui entoure un col empesé; les manches larges sont bouillonnées sur trois poignets également brodés. Ceci est d'une

grande distinction pour le matin ou le chez soi, parce que ce ne peut pas être le fichu de *tout le monde*. Les très-jolies femmes, celles qui ne redoutent point les tissus épais près du visage, ont des petits bonnets en toile tout ronds, qui dégagent les bandeaux noués simplement avec un ruban de taffetas blanc.

Nos grandes maisons de lingerie vont substituer la toile fine au jaconas, et même à la batiste, pour tout ce qui permettra cette transformation.

Nous parlions, dans notre dernier numéro, de velours, de satin et de dentelle de laine; pendant ce temps-là, les chaleurs sont revenues, et on ne voyait, à Paris, que crêpe, gaze, barèges et dentelle d'Angleterre et de Chantilly. En même temps, on préparait des coiffures de soirées délicieuses en blonde, avec branches de fruits, en rubans nouveaux avec guirlandes en fleurs de velours de Constantin¹. Les passes des chapeaux sont entourées, dessous et dessus, de bouillonnés de gaze qui vont parfaitement au visage. Quelques chapeaux sont en rubans brochés et tuyautés dont l'effet est délicieux. On voit beaucoup de capotes en crêpe coulé, avec ruches de tulle ou de rubans; des chapeaux de crêpe, avec un bouquet de chaque côté de la passe, enveloppé d'un nuage de tulle. La forme de l'été est conservée jusqu'à présent. Les nuances les plus à la mode sont le vert tendre, citron, et surtout le blanc.

Quelques chapeaux en étoffe ont la passe doublée d'une autre couleur.

On portera des plumes sur les chapeaux de velours. Il s'en fait peu de noirs, on préfère le violet, le bleu très-foncé et le gris écru.

On voit déjà les chapeaux de castor doublés en couleur tendre, avec la plume de deux nuances. Ces chapeaux ne seront portés que par les jeunes personnes ou les très-jeunes femmes.

La passementerie en chenille aura un grand succès; nous l'avons vue employée avec un grand effet sur une robe gros bleu brochée en orange; elle ornait aussi la robe de visite de noces de M^{lle} de G... Cette robe, en moire vert chou, à larges raies satinées, avait le corsage lacé derrière,

avec larges revers sur le devant, demi-ouvert. La passementerie était posée sur la jupe en deux rangs de chaque côté. Son chapeau, en crêpe blanc, avait un marabout étoilé, et, sous la passe, des blondes vertes qui faisaient ressortir son éclatante fraîcheur. Un grand châle Chantilly de Violard¹, ainsi que la guimpe et les manches en application, achevaient sa toilette.

Les garnitures en tablier ne se posent plus que de chaque côté de la jupe, de manière à laisser devant les plis très-flottants. Sur les étoffes épaisses, on les fait en dentelle; en passementerie, des bouillonnés de tulle sur le taffetas, avec plusieurs petites garnitures festonnées. D'autres sont brodées à même l'étoffe, et cette broderie se prolonge au-dessus de l'ourlet du bas.

On voit beaucoup de paletots en satin de couleur, ornés de blonde de couleur aussi, ou en dentelle noire; les manches et le col en sont littéralement couverts.

Pour le soir, ils sont en satin blanc, garnis de dentelle ou brodés, et, par leur forme et leur dimensions, tiennent le milieu entre le paletot et le cazawek. A bientôt ceux doublés ou seulement garnis en fourrure.

Les pardessus de cachemire sont toujours adoptés à la campagne, aux eaux, avec leur capuchon qui préserve de l'air du soir. On les porte très-longs et très-amples. D'autres sont en taffetas légèrement ouatés; ceux en flanelle sont réservés pour le voyage.

On portera des robes de drap au corsage amazone, mais brodées en soie au point de plume, comme plus léger que la broderie en soutache ou en passementerie. Avec cela, le paletot pareil, mais d'un genre très-nouveau et très-élégant, approprié seulement à ce costume de *résistance* contre les mauvais temps.

Les robes en taffetas florisé, en moire glacée ou satinée, en taffetas napolitain, se font à deux corsages; de cette manière, on les utilise aux eaux, où il faut observer soigneusement les transitions de la température. Avec le corsage décolleté à manches courtes, on porte de charmants cannezouts à basques, avec le corsage montant; des guimpes de tulle ou de mousseline brodée.

¹ Rue d'Antin, 7.

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

Avec les redingotes ouvertes du matin, les guimpes sont en jaconas ou en batiste, avec les garnitures posées en échelle, en broderie anglaise et les bouillonnés pareils.

On portera cet hiver des robes de chambre garnies en fourrures. On vient d'en expédier deux à Londres qui sont du meilleur goût, l'une en cachemire violet, doublée de satin orange, avec une large bande de martre qui la ferme jusqu'en haut, avec la diminution obligée au corsage; les manches demi-larges, avec le parement de fourrure.

L'autre, en damas fond noir à ramages bois, ouverte sur le devant, et de chaque côté une bande de vison qui suit les revers. La manche juste, coupée en pointe dessus et dessous, est bordée également de fourrure.

La robe de chambre est chose si commode et sert si bien la paresse, qu'elle n'est plus à l'index, comme autrefois, et on y apporte une sorte d'élégance et de coquetterie qui se concilient avec les convenances des petites réceptions du matin.

LE CHIEN DU BORD.

L'embarquement d'un chien à bord d'un navire de guerre est un de ces nombreux points de détail qui dépendent uniquement de la volonté du capitaine. L'officier chasseur est donc obligé de solliciter la permission d'emmener son chien avec lui. Pour obtenir une semblable faveur, que jamais un simple matelot n'a songé à demander, qu'il faut souvent de ruses, d'intrigues et de finesses! que d'engagements tacites sont acceptés! que de touchants arguments sont développés, et parfois en pure perte! Nous connaissons tels Fabricius du gaillard d'arrière qui ne voudraient pas d'un grade ou d'une croix au prix des courbettes que leur coûtent Tom, Pillot ou Guzman. D'autres officiers, plus fiers encore ou plus timides, n'essayeront pas même de désarmer l'autorité, et renoncent tout d'abord à l'espérance de faire campagne avec leurs compagnons favoris.

La plupart des commandants ont une opi-

nion arrêtée sur un cas qui se reproduit fréquemment; un refus inébranlable est leur réponse, et nous n'osons pas la blâmer. « Pas de chien à bord, c'est mon principe! une première concession m'entraînerait à une seconde, nous serions bientôt encombrés d'une meute complète. Les chiens, d'ailleurs, donnent toujours lieu à des querelles dont je ne me soucie pas d'être l'arbitre; enfin, messieurs, ma frégate n'est pas et ne deviendra pas un chenil. » Après une déclaration pareille, l'ordre d'embarquement d'un escadron entier serait moins difficile à obtenir que celui du moindre roquet. Si l'on cite des capitaines plus tolérants, ils sont en minorité, et la règle n'en est pas moins le bannissement absolu des chiens de plaisance. Toutefois, il est bien peu de navires sur lesquels aucun chien n'ait le droit de cité; la proscription qui poursuit sa race n'atteint pas le chien du bord, une exception le protège; mais aussi il a ses charges et ses fonctions qui lui valent cette immunité; il connaît ses devoirs, et se soumet à la discipline maritime avec l'abnégation d'un vrai matelot.

Le chien du bord a-t-il un maître? A-t-on primitivement arraché son privilège à force de supplique? ou n'est-ce qu'un aventurier sans aveu, clandestinement introduit dans le vaisseau la veille d'un départ? A-t-il été oublié par un passager négligent? ou bien est-il né en mer, et ne doit-il qu'à la pitié d'un gabier inconnu d'avoir survécu à la destruction de ses frères? Toutes ces hypothèses sont également admissibles. Souvent il est l'*ancien du bord*; dans ce cas, la proscription le défend contre l'ostracisme, ses droits sont acquis, et la consigne ne peut avoir d'effets rétroactifs envers lui. Pourtant, comme il doit avoir eu un commencement, nous supposons qu'il est le rejeton d'une chienne passagère. Peu de jours après sa naissance, une sentence fatale fut prononcée: l'Océan devait engloutir les nouveau-nés. L'ordre impitoyable allait être accompli, déjà la portée était suspendue sur l'abîme; mais les pleurs d'une mère eurent le don d'attendrir le pouvoir exécutif.

— Dis donc, Mauricaud, si nous en laissons un, rien qu'un, à cette pauvre bête, hein?

— Et le capitaine d'armes ! Crois-tu que je veuille avoir mon vin au croc pour un de ces gueulards qui chantent leur *profundis* comme une poulie.

— Ah bah ! le capitaine d'armes ne saura pas qui l'a sauvé ; en voilà juste un petit qui est quatre fois plus laid que le maître coq ; ce serait dommage de le noyer, il me plaît tout plein.

— Tu as bon goût, Flandrin, c'est connu ! A l'eau la volaille, à l'eau ! — Une ! — Deux !...

— Attends donc un peu ! envoie ici ; si on dit quelque chose, ça me regarde. Oh ! est-il ficelé en manche de veste ! on jurerait qu'on l'a rajusté, comme un bas-mât, de trente-six pièces. Voyons, passe-le-moi, ça te portera bonheur.

— Tiens, le voilà, ton Tape-à-l'OEil !... Et trois ! les requins vont faire la noce.

— Vois-tu, Mauricaud, il ne gueule seulement pas, cet agneau ! C'est égal, il pourra se vanter d'avoir paré une fameuse coque.

— Et toi, matelot, si tu bois de l'huile, ça te graissera le fanal ; défie-toi de la marée et ouvre l'œil !

Flandrin rend le petit chien à sa mère ; il le garde et le cache à toute heure. Par des soins assidus, il parvient à dérober l'existence de son protégé à la surveillance des chefs subalternes ; bientôt tous les matelots deviennent complices du sauvetage de Tape-à-l'OEil. Le gaillard d'avant met son amour-propre à le soustraire aux regards dangereux. Le chien du bord est recelé tantôt dans le trou du beaupré, tantôt dans la poulaine, tantôt dans la gatte ; les profondeurs du magasin général ou de la soute au sable lui servent souvent de refuge ; quelquefois même il passe la nuit dans la chaloupe ou dans les hunés. Enfin, la chienne passagère débarque avec son maître, et Tape-à-l'OEil reste à bord seul de son espère. Un jappement inopportun doit nécessairement quelque jour trahir sa présence.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écrie alors la voix formidable du capitaine d'armes. Depuis quand ce chien est-il à bord ?

Pas de réponse. Les matelots chuchotent entre eux : « La mèche est éventée. — Gare dessous ! — Méfie-toi du vent ! — De la

brise qu'il fait, il tombera plus de retranchements que de doubles rations. »

Le capitaine d'armes avise un mousse qui passe, et jette le grappin sur son oreille.

— Quel est ce chien ?

— Je ne sais pas, capitaine d'armes. Ahie ! ahie ! si, je le sais ; c'est Tape-à-l'OEil.

— Tape-à-l'OEil ! et depuis quand est-il à bord ?

— Dam, depuis qu'il est né. Capitaine d'armes, ahie ! larguez-moi, je vous dirai tout.

Le capitaine d'armes tire plus fort.

— Te moques-tu de moi, Gringalet ? Tu voudrais me faire croire qu'il pousse des quadrupèdes dans le faux pont comme des charençons et des cancrelas ?

— C'est pourtant vrai, continue le mousse en pleurant ; c'est un petit à la chienne de M. Simon, le passager, là ! Il y a deux mois qu'il est à bord.

Le capitaine d'armes, humilié d'une révélation qui le blesse dans sa vanité d'Argus, ne lâche le malheureux mousse qu'à regret ; il interroge ses propres souvenirs, finit par se rappeler que Mauricaud était chargé de noyer tous les petits chiens, et fait comparaître le gabier à sa barre :

— As-tu noyé tous les chiens quand je te l'ai dit ?

— Oui, capitaine d'armes, tous ceux que j'ai trouvés, oh ! roide comme balle ! ça n'a fait qu'un pli.

— Et ce Tape-à-l'OEil, qu'est-ce que c'est ?

— Connais pas.

— Tu vas avoir de mes nouvelles, maître carottier ; attends-moi !

— Mais, capitaine d'armes, j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; demandez plutôt à maître Marié. A preuve, je les ai tous jetés sous le vent. Une, deux, trois, envoyé !

— Oui, envoyé ! je sais où je vais l'envoyer, toi, pour t'apprendre à siffler.

Le capitaine d'armes court faire son rapport au lieutenant chargé du détail, et conduit à la remorque le corps du délit, qui, les oreilles et la queue basses, pénètre dans le carré des officiers. Cependant l'équipage s'est ameuté sur le pont ; déjà l'on fait l'oraison funèbre de Tape-à-l'OEil.

— C'est fichant, tout de même. Il commençait à être gentil !



5 Octobre 1849.

Barreau

2467.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeaux des M^{lles} de M^{lle} Daur, r. Richelieu, 93. Robes par M^{lle} de Baizieux, rue S.^t
 Anne, 44. Papeterie Sergé Delisle, pl. de la Bourse. Mouchoir Chapron.

M^{lles} S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



— Nous lui aurions appris son métier un peu soigneusement !

— Je lui aurais donné une *inducation* de chien dans le genre rousturé ! Tu l'aurais vu tirer le loto comme un homme, et faire l'exercice mieux qu'un *cabillot* !

— Moi, j'y aurais appris la savate, et allez donc !...

— Ce tonnerre de capitaine d'armes, aussi, qui vous a des oreilles de vingt brasses !

— Que le grand tremblement l'élingue !

— Il paraît, avec ça, qu'on va mettre Mauricaud aux fers.

— Et cette pauvre bête qu'on débarquera sans palan ! Tape-à-l'OEil, mon fils, tu vas boire un fahi coup à la grande tasse.

Le capitaine ignore encore ce qui se passe et se promène paisiblement sur l'arrière; le second, le capitaine d'armes et le chien ne tardent pas à paraître; l'intérêt du gaillard d'avant est excité au plus haut degré. Après un colloque assez court, dans lequel le sous-officier plaide évidemment pour un exemple sévère, tandis que le lieutenant semble faire valoir des circonstances atténuantes, le commandant prononce un jugement sans appel : « Tape-à-l'OEil sera rendu à l'équipage et l'on ne punira personne. »

Cette concession est du meilleur effet. Un murmure de satisfaction se fait entendre; le chien est proclamé *chien du bord*, et désormais il a ses franchises comme tel. Son cours d'études commence; chaque matelot a un tour à lui apprendre, et il est bientôt capable de rivaliser avec tous les chiens savants des foires et des casernes; mais son instinct se révèle surtout par sa connaissance des hôtes du bord; on croirait qu'il a deviné la hiérarchie : il fait le beau pour le commandant, il caresse le second et fuit le capitaine d'armes; il est réservé envers les officiers, et plus familier avec les élèves.

Il affectionne le gaillard d'arrière, tous les marins vous l'affirmeront, et pourtant il sait qu'il faut s'y conduire décemment; il ne s'y livre pas même sans contrainte à ses jeux, comme il le fait de l'autre côté du grand mât. Il ignore aucun des coins et recoins du navire, ne se hasarde dans la grande chambre qu'avec précaution, et n'entre jamais chez le capitaine. Il monte et descend les échelles par tous les temps, en mer comme en rade, le chien du bord

a la *patte marine*. Il connaît l'heure du départ des canots et le coup de sifflet qui les fait armer, et, s'il a envie d'aller à terre, il sait à qui s'adresser pour en obtenir l'autorisation.

Tape-à-l'OEil, pendant près d'un an, ne vit le rivage que de loin. Quand on approchait des côtes, un sentiment de crainte et d'inquiétude s'emparait de lui : il courait de l'avant à l'arrière, sautait, aboyait avec rage, et, pour le calmer, il fallait le reléguer dans l'entrepont. Aujourd'hui il apprécie la terre-ferme à sa juste valeur, et, s'il pouvait en donner une définition, il est certain qu'elle ressemblerait beaucoup à celle des matelots; il a trouvé sur ce sol stable tant de libertés et de jouissances qui lui font faute à bord ! Cependant une courte promenade lui suffit. Quand il a rendu ses visites de ville et de campagne, il éprouve le besoin de rentrer chez lui. Du débarcadère il reconnaît son bâtiment entre mille; on a l'exemple de plusieurs chiens de bord qui, laissés à terre par mégarde, surent, dans des rades couvertes de navires, distinguer le leur de tous les autres, et le rejoignirent à la nage.

Enfin, le chien du port est dressé à sauver tout ce qui tombe à la mer, et souvent des matelots doivent la vie à son secours. Quand il a fait ses dernières preuves, il devient vénérable. Chéri et choyé de tous, il marche la tête haute : aucun caprice souverain ne peut l'atteindre désormais. Quelquefois alors on le débaptise solennellement, pour lui décerner, comme récompense le nom trois fois sacré de Jean Bart; un pareil titre est sa médaille d'honneur, que les anciens de la mèche ne lui décernent pas légèrement. Auparavant il pouvait s'appeler comme le prochain de la rue : *Oscar, Médor* ou *Mouton*, il avait plus généralement un nom pittoresque pris dans sa nature même, tel que *Jambe d'Argent, Écourté, Misère* et *Mort-aux-Chats*, ou emprunté au métier, ainsi que *Foc, Loffe, Pic* et *Misaine*. Mais maintenant il est anobli, il est décoré, et, sur son collier de cuivre, fabriqué à bord ou même acheté par souscription sur les deniers de l'équipage, on lit en gros caractères : « TAPE-A-L'OEUIL. — De la frégate française l'*Aréthuse*. — Surnommé JEAN

BART pour avoir sauvé trois hommes et un mousse. »

A bord des bâtiments de commerce, il y a souvent un chien, c'est le gardien de la coque : la nuit, lorsqu'on est à l'ancre, il fait l'office du factionnaire, et l'on dort sans crainte s'il est sur le pont.

Les navigateurs de la Baltique et des mers du Nord poussent plus loin encore la confiance dans leur chien ; quand la mer devient furieuse et qu'il faut mettre à la cape, la barre du gouvernail est amarrée à poste fixe, tous les hommes descendent à l'abri, et le chien reste seul pour veiller au salut commun ; on l'a transformé en officier de quart ; il comprend sa mission, et ses aboiements préviennent à temps toute rencontre dangereuse. Il signale la présence d'un autre bâtiment, abandonné souvent, comme le sien, à la garde de son pareil. Si le vent augmente ou diminue, si quelque cordage vient à casser, on peut être sûr que ses cris en préviendront.

Sur les navires de guerre, sa vigilance instinctive est presque inutile, il est forcé de la reporter à l'intérieur du bâtiment, et se fait souvent un ennemi du contre-maître de cale dont il étrangle les chats. Les matelots lui pardonnent un attentat qui serait sacrilège de la part de tout autre, car un préjugé aussi vieux que l'Océan rend les chats de bord inviolables comme dans l'ancienne Égypte.

Après le désarmement, lorsque le bâtiment redevient désert et silencieux, amarré qu'il est au fond d'un port, si le chien du bord avait par hasard un maître titulaire, il le suit ; mais, le plus souvent, quelques matelots congédiés l'adoptent, l'emmènent avec eux, et, sous leurs auspices, il recommence ses navigations, soit sur un bâtiment de commerce, soit sur un simple bateau de pêche ; ainsi, comme les matelots eux-mêmes, il est susceptible de trois genres d'embarquement.

Le chien du bord doit mourir sur la mer, où il est né ; il est soigné à ses derniers moments par ses camarades de misère, ses vrais amis du gaillard d'avant, dont il fit si longtemps les délices, et dont il a été la plus douce distraction.

G. DE LA LANDELLE.

Poésie.

RÉPONSE A M. ROGER DE BEAUVOIR,

QUI ME PEIGNAIT LE MONDE EN LAID POUR ME CONSOLER
D'ÊTRE MOMENTANÉMENT AVEUGLE.

Mon beau cousin en poésie,
Malgré la douce courtoisie
Qui vous fait dire sur mes yeux
Une ballade si charmante,
Qu'on dirait qu'un oiseau la chante
En volant vers l'azur des cieux !

Non, ce n'est point, je vous l'atteste,
Pour la république ou la peste
Que mes deux yeux se sont voilés ;
Le bandeau qui clôt ma paupière
Et me dérobe la lumière
Par Dieu seul peut être levé.

J'aimerais mieux, je vous l'assure,
Voir le monde en déconfiture,
Et tous les rois poussés à bout,
Les soldats passés en revue,
Les pavés dansant dans la rue,
Que de ne plus rien voir du tout.

Voir, comme dans toutes les fables,
Les hommes noirs comme des diables,
Et, bien pis encore, ma foi !
Avoir à mes côtés assises,
Bien mieux faites et bien mieux mises,
Des femmes plus belles que moi.

Certes, bien que toutes ces choses
Ne soient pas couleur de roses,
Je vous le dis, en vérité,
La nature n'est pas si noire,
Mon cher, que vous le voulez croire ;
Elle a, dit-on, son beau côté !

Je voudrais revoir par moi-même
Les livres de celui que j'aime
Pour me saluer s'entr'ouvrir,
Et dans ses yeux je voudrais lire
Si ce que je n'ose lui dire
Lui fait toujours, toujours plaisir.

L'homme n'est pas toujours perfide,
La femme est quelquefois candide ;
Mon cher cousin, je vous le dis,
Celui-là se trompe et blasphème
Qui soutient qu'un monde où l'on s'aime
Peut s'appeler monde maudit !

Allons donc, mon charmant confrère !
Malgré toute votre colère
Contre ce pauvre genre humain,
Dans mon boudoir je vous invite
A venir prendre place, et vite ;
Regardez, je vous tends la main !

EUGÉNIE FOA.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — *La Fée aux Roses.*

Voici un nouveau triomphe pour l'Opéra-Comique, pour M. Halévy, pour MM. Scribe et de Saint-Georges.

La Fée aux Roses va continuer pendant plus de cent représentations les magnifiques recettes du *Val d'Andorre*.

Tout a merveilleusement concouru au succès éclatant de cette délicieuse féerie.

Un libretto fort ingénieux, spirituel et amusant, une partition riche en mélodies, et digne de l'auteur de *la Juive*, une interprétation irréprochable, le talent de Bataille, qui n'avait jamais chanté avec autant de perfection, et qui s'est réellement surpassé, le chant admirable de M^{me} Ugalde, qui a prodigué avec autant de bonheur que d'audace toutes les richesses de sa brillante méthode, un ensemble complet, une mise en scène splendide, de charmants décors, de ravissants costumes, un fort joli divertissement, en un mot, ce qui prouve l'intelligence et la bonne étoile d'une administration, tout cela a fait le succès de cette délicieuse féerie qui s'appelle *la Fée aux Roses*.

THÉÂTRE - HISTORIQUE. — *La Guerre des Femmes.*

Le Théâtre-Historique poursuit avec bonheur la tâche qu'il a si glorieusement commencée; il continue à nous montrer, sous la forme si vivante du drame, les romans d'un caractère si original où l'imagination de MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet s'est montrée si riche et si féconde.

La Guerre des Femmes tient un rang fort distingué dans les œuvres de MM. Dumas et Maquet; ils ont mis en scène cette époque si dramatique des guerres civiles sous la régence d'Anne d'Autriche et le ministère de Mazarin.

Mais ce qui distingue le roman de MM. Dumas et Maquet, c'est qu'ils ont fait revivre cette curieuse époque jusqu'à l'illusion. Tous les personnages qui jouent un rôle dans ce drame si intéressant et si vrai ont dû exister. Vous ajoutez foi à toutes ces figures historiques qui posent devant vous. Le duc

d'Épernon, le chevalier de Canolles, Cauvignac, M^{lle} Nanon de Lartigues, M^{lle} Claire de Cambe sont autant de types observés et reproduits avec un art infini.

MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet ont taillé en plein drap dans ce merveilleux roman qu'on appelle *la Guerre des Femmes*, et où ils ont admirablement évoqué les passions et l'esprit de la société française au commencement du dix-septième siècle. Ils ont mêlé, dans un cadre heureux, les situations touchantes et bouffonnes, ce qui est drame et comédie.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. — *Rome.*

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a enfin donné son mélodrame intitulé *Rome*. Cette pièce avait fait grand bruit avant son apparition sur la scène; aussi la représentation a-t-elle soulevé des tempêtes de toutes sortes. — Et le moyen qu'il en ait pu être autrement quand on fait appel aux passions les plus violentes; quand un théâtre, marchant à pieds joints sur toutes les considérations, sur toutes les convenances, se taille un libretto de mélodrame avec ces questions qui préoccupent tous les esprits et peuvent remettre toute l'Europe en armes?...

Ce n'est pas dans les données ordinaires du feuilleton que la critique s'est emparée de cet ouvrage; le bon sens public finira par faire justice de telles tentatives au théâtre. Nous ne croyons pouvoir mieux faire ici que de citer quelques lignes de la remarquable critique que ce mélodrame a inspirée à M. J. Janin, cette plume essentiellement délicate et judicieuse :

« A coup sûr, parmi toutes les choses étranges qui sont tombées sur nos têtes humiliées, dans l'époque malheureuse où nous vivons, la plus étrange et la plus incroyable c'est un drame qui d'abord était intitulé : *Le Pape*, et qui s'appelle *Rome* aujourd'hui, par une bienveillante concession du théâtre à ce qu'on appelle encore de ce nom emphatique et passé de mode, *l'autorité* ! La belle chose, en effet, que ce pouvoir désarmé, inhabile et impuissant, qui ne peut pas empêcher que le théâtre ne s'empare de la per-

sonne, de la vie et de la tiare d'un homme vivant, à l'instant le plus difficile et le plus compliqué de son pontificat ! La belle chose, et que nous voilà bien garantis, un ordre de choses qui peut faire d'un spectacle frivole un empêchement politique, qui peut changer le théâtre où s'agitent des comédiens sous la pourpre des cardinaux en quelque arène violente, dans laquelle toutes les passions sont convoquées ! — Voilà pourtant le spectacle auquel nous avons été conviés hier soir, et peu s'en est fallu que le pugilat ne fit sa partie au cri menaçant des *Marseillaises*, aux sombres hurlements du *Chant du départ*.

» Racontons cependant cette soirée mémorable, après quoi vous nous direz à quoi cela nous sert d'écrire encore sur un des hôtels de la rue de Grenelle l'inscription solennelle : *Ministère de l'intérieur*.

» Que les temps son changés, en effet ! Pie IX est devenu en si peu de jours, au milieu de Paris, la ville capitale des fils aînés de l'Eglise, le héros d'une comédie d'amour ! Point de répit, point de relâche ! On n'a pas voulu attendre que ce malheureux prince, chassé par l'émeute de la ville éternelle, fût rentré dans Saint-Pierre de Rome ; on n'a pas voulu attendre que la grande question qui se débat en ce moment entre l'Evangile et le Code Napoléon fût réglée à l'amiable ! Avant que de s'abandonner à cette entreprise monstrueuse, le théâtre ne s'est pas donné le temps d'en étudier tous les dangers, pendant que, de son côté, l'autorité, consultée à l'avance et tout à fait maîtresse d'empêcher cette tentative plus qu'impie, pleine de dangers et de périls, s'est fermée les oreilles pour ne rien entendre, et les yeux pour ne rien voir. Donc, à la grâce de Dieu ! et quand à son réveil on dira demain au Souverain-Pontife : Votre Sainteté a été vue aux pieds d'une femme, sur le seuil d'un cabaret, au milieu d'un ballet court-vêtu, en la compagnie d'un vieux grognard de vaudeville et d'une servante de curé ; Votre Sainteté est en ce moment, sur un théâtre public, l'avocat de la *Réforme* et parle le langage des plus vio-

lents novateurs, à vingt pas de Notre-Dame de Paris, entre les tombeaux de Saint-Denis et l'église Saint-Germain-l'Auxerrois ; ô Saint-Père, c'est vous-même et votre personne sacrée que l'on promène sur les mêmes planches où la veille encore se traînaient Robert Macaire et Castaing, l'empoisonneur ; oui, Saint-Père, vous-même, on vous expose dans un Vatican de fantaisie, au milieu d'un Sacré-Collège de comparés ; vous n'êtes plus le Dieu qui sortait de son nuage mêlé de foudres et d'éclairs, tout au plus êtes-vous la machine dramatique où se cache le dieu des dénouements de comédie. Il me semble déjà que ceci est assez violent ; mais ce n'est pas tout, et que va penser le Pontife quand on lui dira pour ne rien lui cacher : Apprenez donc, très-Saint-Père, que, dans ce même drame dont vous êtes le héros, votre ministre, le comte Rossi, est tué sous vos yeux ; que la populace romaine, après vous avoir adoré, vous chasse indignement, oui, et pour comble d'injure, sachez que la République installée sur les ruines de votre papauté est applaudie à outrance, pendant que la glorieuse armée française, l'armée du général Oudinot, si soigneuse de la gloire et des monuments de Rome, est insultée et sifflée à outrance en plein Paris, par des Français de clubs et de carrefours ? ... Eh ! que voulez-vous qu'il réponde et qu'il pense de notre goût littéraire, de notre respect des choses saintes, de notre prudence, de notre sagesse, de notre urbanité française, qui fut un si grand charme et une si grande consolation pour le Pontife de Rome, Pie VII, quand il fut amené par violence, l'auguste vieillard, dans cette France des révolutions et des tempêtes, qu'il trouva prosternée à ses pieds, avec des larmes, avec des adorations, avec des prières, avec des actions de grâces, avec tous les souvenirs de la piété d'autrefois ? »

Au moment où nous mettons sous presse, on nous annonce que, par ordre de l'autorité, les représentations de *Rome* sont suspendues.

A ce Numéro est jointe la planche 2467.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.